LEIBNIZ ET TOLAND : PHILOSOPHIE POUR PRINCESSES ?

Michel FICHANT *

RÉSUMÉ : L'article apporte le bilan de ce que l'on sait aujourd'hui, en fonction des sources publiées, des relations philosophiques entre John Toland et Leibniz. Il esquisse une revue thématique des arguments, en se plaçant au point de vue de Leibniz.

Mots clés : Leibniz, Toland, connaissance, polémiques philosophiques.

SUMMARY : *The article presents a resumé of what is known today, based on published sources, of the philosophical relations between John Toland and Leibniz. It sketches a thematic review of the arguments, from the point of view of Leibniz.*

Keywords : Leibniz, Toland, knowledge, philosophical polemics.

ZUSAMMENFASSUNG : *In dem Artikel wird zusammenfassend dargestellt, was heute auf der Grundlage der veröffentlichten Quellen über die philosophischen Beziehungen zwischen John Toland und Leibniz bekannt ist. Dabei werden alle Argumente nach thematischen Gesichtspunkten geordnet dargestellt, wobei der Standpunkt von Leibniz eingenommen wird.*

Stichwörter : Leibniz, Toland, Erkenntnis, philosophische Streiten.

Michel FICHANT, né en 1941, est professeur à l'université de Paris X-Nanterre, où il enseigne l'histoire de la philosophie et des sciences à l'âge classique.

Adresse : Université de Paris X-Nanterre, U.F.R.-L.L. Philosophie, 200 av. de la République, 92001 Nanterre Cedex.

* Pour plus de précisions concernant les références indiquées en notes, se reporter à la Bibliographie, p. 439.

Le titre de cet article reprend celui de la merveilleuse édition espagnole d'un choix de Correspondances de Leibniz, dû à Javier Echeverria : *Filosofia para princesas*¹. C'est qu'il est assez connu que les résidences principales de Berlin et Lützenburg (aujourd'hui Charlottenburg) ont été le théâtre, à l'été 1702, des conversations auxquelles Gottfried Wilhelm Leibniz et John Toland ont été associés, sous l'aimable injonction de la reine de Prusse Sophie-Charlotte, et avec la participation de sa mère, l'électrice Sophie, la seule vraie amitié de Leibniz, venue passer auprès de sa fille quelques jours dont elle dira, de retour à Hanovre, qu'ils furent « les plus beaux de sa vie »². Il n'y a pas, contrairement à ce qu'a soutenu Bertrand Russell³, deux doctrines de Leibniz : l'une, rigoureuse, difficile et ésotérique, portant sur les questions les plus abstraites de logique et de métaphysique, dont la communication aurait été réservée à des interlocuteurs austères comme Arnauld et des Bosses, — l'autre, flexible, décorative et opportuniste, qui serait celle des conversations de cours ou des correspondances aux destinataires féminines. Au travers de ses variations dans le temps, il y a une unité de doctrine qui s'exprime et se communique dans un continuum discursif de formes d'argumentation et d'agencements littéraires dont la variété concertante fait le style philosophique de Leibniz.

Il est désormais possible de proposer une vue synoptique des relations de Leibniz et Toland, sur le plan des échanges philosophiques qui se sont noués entre eux, et en laissant de côté tout ce qui a trait au rôle politique de Toland au moment de la succession au trône d'Angleterre ; ce rôle est assez bien connu, et, s'agissant de l'intervention de Leibniz dans la même affaire et de ses appréciations à cet égard sur Toland, la Correspondance éditée par O. Klopp fournit déjà des indications nombreuses et précises⁴.

Les pièces du dossier des discussions proprement philosophiques entre nos deux protagonistes sont encore très dispersées⁵. Mais il semble bien que l'essentiel des matériaux concernant la rencontre, ou la croisée de che-

1. Madrid, Alianza Editorial, 1989.

2. KLOPP, t. 8, p. 359.

3. Préface à la seconde édition de *A Critical Exposition of the Philosophy of Leibniz*, Londres, 1937.

4. Il faudra attendre encore quelques années pour que la série I des *Sämtliche Schriften und Briefe* arrive aux années 1700-1702 et nous permette de considérer dans sa complétude la correspondance politique de Leibniz durant ces années-là ; nous n'y apprendrons sans doute rien de bien nouveau quant à l'essentiel des faits connus, mais nous percevrons beaucoup mieux et de manière définitive les fluctuations du jugement de Leibniz sur Toland, dans ce contexte politique.

5. Je remercie mes collègues Geneviève Brykman et Jean Seidengart de m'avoir aidé à compléter mon information sur ce point.

mins, philosophique entre Toland et Leibniz soit aujourd'hui pratiquement accessible dans des sources disparates, qu'il ne sera donc pas inutile de regrouper, pour présenter un bilan et esquisser ce qu'a pu être la cohérence et la continuité des thèmes abordés. On trouvera donc ici en quelque sorte la chronique des échanges entre Leibniz et Toland, suivie de brèves observations sur leur portée philosophique.

I

On distinguera deux périodes des échanges :

A. *Hanovre et Berlin, 1701 et 1702.*

Toland est arrivé à Hanovre quelques jours avant le 14 août 1701, date de la réception de lord Macclesfield, chef de la délégation venant remettre l'acte de succession au trône d'Angleterre. Le brouillon d'une lettre de Leibniz à Nicaise du 24 août 1701 rapporte ainsi l'événement :

« Nous avons eu ici l'Ambassade anglaise qui a apporté à Madame l'Électrice de Bronsvic l'Acte du Parlement autorisé par le Roi et qui règle la succession en faveur de cette Princesse et de sa postérité. Un savant Anglais qui est venu un peu avant l'Ambassade nommé M. Toland, dont les livres écrits en Anglais ont fait du bruit, m'a apporté l'essai des œuvres de Denys d'Halicarnasse qu'on va publier en Angleterre »⁶.

Le « savant Anglais » n'était pas alors tout à fait inconnu de Leibniz. Les premières occurrences de Toland dans son horizon remontent à 1698, et se trouvent dans les premières pièces où s'amorcent la relation de Leibniz à Locke, par l'entremise de Thomas Burnett, et à l'occasion de la polémique ouverte entre Edward Stillingfleet, évêque de Worcester, et l'auteur de l'*Essai sur l'entendement humain* ; c'est en lisant l'ouvrage d'E. Stillingfleet, *A Discourse in the Vindication of the Doctrine of the Trinity*⁷, que Leibniz a eu connaissance du *Christianisme sans mystères*, au travers de la critique qu'en faisait l'adversaire de Locke⁸ : on observe dès ce moment la mise en place d'une matrice argumentative définitive, selon laquelle Toland illustrerait une certaine dérive de la « voie des idées » lockienne vers un naturalisme et un matérialisme.

Le brouillon de la lettre à Burnett du 18 juillet 1701 précise l'appréciation : « M. Toland [...] paraît homme d'esprit, et il semble seulement qu'il a besoin d'un peu de modération : c'est ce que j'ai jugé particulièrement dans la vie de Milton »⁹. Dans la même lettre :

6. GP, vol. 2, p. 593.

7. Londres, 1698.

8. GP, vol. 3, p. 229 sq et 234 sq.

9. GP, vol. 3, p. 275. Cf. 2/13 février 1700, au même : « La vie de Milton est une belle pièce... », *ibid.*, p. 270.

« Je reviens à M. Toland dont vous parlez dans votre lettre, et que je serai bien aise de voir un jour. Je croirais aisément qu'on lui a fait tort, et que la liberté qu'il s'est donnée (quelquefois un peu excessive peut-être) a donné mauvaise opinion de lui. Car c'est la mauvaise coutume des ignorants d'appeler Athées tous ceux qui ne se rendent pas à tous préjugés, et quand on aime la véritable liberté, on n'est pas républicain pour cela, puisque la liberté raisonnable se trouve plus assurée lorsque le Roi et les assemblées sont liés par de bonnes lois, que lorsque le pouvoir arbitraire est dans le Roi ou dans la multitude »¹⁰.

C'est donc au moment même de l'arrivée de Toland que Leibniz a rédigé, « hâtivement » si l'on en croit leur titre, ses *Annotatiunculæ subitaneæ ad Tolandi librum De Christianismo Mysteriis carente*, datées du 8 août 1701¹¹. Une lettre à Burnett, citée ci-après, précise que Leibniz a montré ce document à Toland, comme base de discussions dont on peut imaginer qu'elles s'engagèrent tout aussitôt. La thèse essentielle en sera résumée en ces termes dans la *Théodicée* :

« [...] les théologiens distinguent ordinairement entre ce qui est au-dessus de la raison, et ce qui est contre la raison. Ils mettent *au-dessus de la raison* ce qu'on ne saurait comprendre, et dont on ne saurait rendre raison. Mais *contre la raison* sera tout sentiment qui est combattu par des raisons invincibles, ou bien dont le contradictoire peut être prouvé d'une manière exacte et solide. Ils avouent donc que les mystères sont au-dessus de la raison, mais ils n'accordent point qu'ils lui sont contraires. L'auteur anglais d'un livre ingénieux, mais désapprouvé, dont le titre est *Christianity not mysterious*, a voulu combattre cette distinction ; mais il ne paraît pas qu'il lui ait donné aucune atteinte »¹².

Le 30 août 1701, Leibniz exprime le regret de ne pouvoir suivre Toland à Berlin¹³. Il est vrai que les conversations étaient bien engagées, si l'on en croit le témoignage apporté à Burnett le 27 février 1702 :

« Vous jugez fort sainement de M. Toland ; il a beaucoup d'esprit, et même il ne manque pas d'érudition, mais ses sentiments vont trop loin, et j'ai pris la liberté de lui communiquer par écrit mes réflexions sur son Christianisme sans Mystère, qu'il prit en bonne part. Comme Madame l'Électrice aime la conversation des gens d'esprit, elle a pris plaisir d'entendre les discours de M. Toland et de se promener avec lui dans le jardin de Herrenhausen en compagnie d'autres Anglais, dont quelques-uns qui ne connaissent pas l'humeur de Mad. L'Électrice se sont imaginés qu'ils parlaient ensemble des choses bien

10. GP, vol. 3, p. 279.

11. DUTENS, t. 5, p. 142-149.

12. Disc. prélim., § 60.

13. KLOPP, t. X, p. 82 sq.

importantes qui regardent l'État et que S.A.E. lui témoignait une grande confiance, au lieu que moi qui ai été témoin de leurs discours bien souvent, sais bien qu'ils roulaient ordinairement sur des matières d'esprit et de curiosité »¹⁴.

1702 : Sophie-Charlotte a soumis à Leibniz le texte d'une lettre « qu'on a autrefois envoyée de Paris à Osnabruck », et dont nous ne connaissons ni la teneur, ni l'auteur. On peut conjecturer que la reine de Prusse a sollicité l'avis de Leibniz lors de son propre séjour à Hanovre (de la fin janvier au début mars); Leibniz n'eut pas le temps de lui lire, lorsqu'elle était sur le départ, les remarques qu'il avait couchées sur le papier et qu'il annonce transmettre avec sa lettre du 29 mars 1702¹⁵. C'est là l'origine de la dissertation en forme de lettre *Sur ce qui passe les sens et la matière*, et dont nous possédons trois états successifs¹⁶. Leibniz se trouve à son tour à Berlin, en fréquentes visites à Lützenburg, à partir du mois de juin, précédant de peu l'électrice Sophie qui vient y séjourner près de sa fille. L'arrivée, jugée importune, de Toland se situe avec précision le 26 juillet¹⁷. C'est au cours des échanges philosophiques qui prennent place dans les semaines suivantes que Sophie-Charlotte dut montrer à Toland l'exposé de Leibniz. Toland y répond par une lettre à la Reine¹⁸, à laquelle Leibniz réplique à son tour¹⁹, tout en mettant au courant Sophie, retournée à Hanovre²⁰. À cette dernière lettre, reproduite à la fois par Gerhardt et par Klopp, il faut joindre ces lignes extraites d'une lettre à Sophie du 7 septembre 1702, donnée seulement par Klopp :

14. GP, vol. 3, p. 281-282.

15. KLOPP, t. 10, p. 139.

16. GP, vol. 6, p. 488-491, 491-499, 499-508.

17. MÜLLER-KRÖNERT, p. 177-180.

18. GP, vol. 6, p. 508-514.

19. GP, vol. 6, p. 514-519.

20. GP, vol. 6, p. 519-520. Contrairement à ce qu'on a pu parfois laisser supposer (voir P. CASINI, p. 36), *Sur ce qui passe les sens et la matière* n'a donc pas été écrit par Leibniz à la suite ou dans l'attente d'une rencontre avec Toland. En réalité, le morceau a dû s'insérer après coup dans les échanges entre Leibniz et Toland, par les suites qu'il a reçues du fait de l'usage qui en fut fait par Sophie-Charlotte. Il est vrai que LEIBNIZ, in GP, vol. 6, p. 519-520, rendant compte d'une discussion orale avec Toland, écrit à Sophie : « Mais je crois qu'au-dessus de la matière, c'est-à-dire au-dessus de ce qui est purement passif et indifférent au mouvement, il faut chercher l'origine de l'action, de la perception et de l'ordre. Ainsi V.A.E. a-t-elle déjà remarqué que Toland, raisonnant comme il faut, ne saurait rendre raison de ces trois points qui devraient se trouver. Et pour le lui faire sentir, j'ai écrit une espèce de lettre à la reine, où, sans faire mention de lui, je m'étends un peu sur la nécessité d'admettre quelque chose de plus que ce qu'il dit » ; l'« espèce de lettre » semble mieux désigner *Sur ce qui passe les sens et la matière*, plutôt que la lettre ultérieure, in *ibid.*, p. 514-519, qui répond aux critiques écrites de Toland. Je suggérerai que Leibniz et Sophie-Charlotte ont pu, à la suite de la discussion avec Toland, mettre de nouveau en œuvre contre lui un texte déjà rédigé dans une autre intention (répondre à la lettre venue depuis déjà plusieurs mois de Paris à Osnabrück), mais dont le développement se trouvait heureusement coïncider avec l'état de la question.

« M. Toland ferait bien de mettre *in ristretto* ce qu'il a de nouveau à dire. Mais il aime à faire de grands discours, en un mot, il veut être auteur. Il a lu un discours à la reine sur l'âme, qui roule à peu près sur la doctrine de Lucrèce, c'est-à-dire sur le concours des corpuscules ; mais il ne dit pas d'où vient que la matière a du mouvement et de l'ordre, ni comment il y a du sentiment dans le monde. Au lieu de s'amuser à philosopher, ce qui n'est point son fait, il ferait mieux de s'attacher à la recherche des faits. Mais j'ai peur que ce qu'il veut faire passer pour une Histoire ne soit un Roman »²¹.

Le 19 août 1702, Leibniz remercie Bayle pour le salut transmis par Toland, et lui fait part de l'achèvement de la rédaction de la *Réponse aux réflexions contenues dans la seconde édition du Dictionnaire critique de M. Bayle, article Rorarius, sur le système de l'harmonie préétablie*²². Les circonstances feront que cette réponse ne sera publiée qu'en 1716 (cf. ci-dessous) ; mais elles peuvent avoir été lues par Toland dès 1702, si celui-ci est bien l'auteur des *Remarques critiques sur le Système de Monsr. Leibniz*, qui paraîtront à la suite de la *Réponse* de Leibniz.

B. Après le départ de Toland (1702-1710).

De la deuxième moitié de 1702 date la première des lettres conservées de Leibniz à Toland, sur des sujets politiques²³.

En juillet 1704 paraissent les *Letters to Serena*. Leibniz a pu prendre connaissance des épreuves d'une partie de la troisième lettre, de la totalité de la quatrième et d'une partie de la cinquième : en témoigne la lettre à un destinataire inconnu²⁴, dont le texte publié très fragmentairement par Grua²⁵ est donné intégralement par Giuseppe Tognon²⁶. On y relève une curieuse défense de Spinoza contre l'argumentaire matérialiste réducteur de Toland :

« Si Spinoza entendait par un Être qui pense ce que nous entendons par ce mot, c'est-à-dire un être à réflexion, il avait tort d'attribuer la pensée à tous les corps ; mais s'il entendait généralement toute sorte de la perception par la pensée, il avait raison.

Mais l'argument de M. Toland contre Spinoza, où il prétend qu'il n'y a point de pensée sans cerveau, ne saurait avoir de force, car nous ne devons pas juger de la nature par les particularités des corps qui sont à l'entour de nous. Faudrait-il que tous les Génies qui nous surpassent peut-être au-delà de tout ce qu'on peut dire, aient des cerveaux, des crânes et des moelles ?

21. KLOPP, t. 8, p. 362-363.

22. GP, vol. 3, p. 63.

23. CARABELLI, *Let.*, p. 415-416.

24. Rangée dans le *Briefwechsel* Jacquelot, L.Br. 445, f^o 40.

25. GRUA, p. 555-556.

26. TOGNON.

C'est comme si les poules s'imaginaient que les semences de tous les animaux sont comme les œufs qu'[elles] pondent »²⁷.

La thèse de l'animisme universel est encore rappelée, contre Toland, dans la lettre à Burnett du 2 août 1704 :

« [Après avoir évoqué les deux livres de William Coward qu'il vient de recevoir²⁸ :]... Mons. Toland s'est aussi mis de la partie et vient de publier ses dialogues, où il prétend aussi que la matière a essentiellement en elle le principe du mouvement, mais selon moi cela ne se doit entendre que parce qu'il y a des âmes dans la matière, lesquelles sont indivisibles et indestructibles »²⁹.

C'est aussi en 1704, ou à une date ultérieure (?) qu'a dû être rédigé le *Parallèle entre la raison originale ou la loi de la nature, le Paganisme ou la corruption de la loi de la nature, la loi de Moïse ou le Paganisme réformé, et le Christianisme ou la loi de la nature rétablie*³⁰, où l'on reconnaît une traduction-expansion d'une partie de la troisième des *Letters to Serena* : « The Origin of Idolatry, and Reason of Heathenism ». Depuis la publication de ce texte par Grua, les intentions qu'aurait eues Leibniz en le rédigeant de sa main paraissent toujours aussi peu claires, en l'absence d'autre document qui permettrait un recoupement³¹.

De 1708 à 1710, l'échange épistolaire publié par G. Carabelli comprend sept autres lettres : quatre de Toland, des 6 octobre 1708, 15, 22 et 25 février 1710, et trois de Leibniz, des 30 avril 1709, 1^{er} mars 1710, et s.d. [1710]. Elles mêlent aux considérations historiques et philologiques suscitées par les *Origines Judaicae* la condamnation par Leibniz de la doctrine du monde identifié à Dieu comme de celle de Dieu âme du monde (30 avril 1709). Enfin, Toland interroge Leibniz sur sa connaissance de Giordano Bruno ; Leibniz répond par deux fois :

« Les deux ouvrages l'un en latin, l'autre en italien que Giordano Bruno a publiés de l'univers et de l'infini, et que j'ai lus autrefois, font voir que cet

27. TOGNON, p. 10-11.

28. W. COWARD, *The Grand Essay : Or a Vindication of Reason, and Religion against Impostures of Philosophy*, Londres, 1704, et la seconde édition (1704) de *Second Thoughts Concerning Human Soul*, 1^{re} éd., Londres, 1702.

29. GP, vol. 3, p. 299.

30. GRUA, p. 46-61.

31. À ma connaissance, la mise au point très précise de GRUA, p. 46, n. 174, qui concluait en laissant entière l'incertitude qui entoure ce document, n'a pas fait l'objet d'un nouvel examen. Il est certain que les rites et les cérémonies avaient, pour les conceptions religieuses de Leibniz, un caractère secondaire et même superfétatoire. Mais la véhémence du ton dénonçant une nouvelle idolâtrie dans les usages du catholicisme romain outrepassa de beaucoup l'expression que Leibniz se serait autorisée, s'il s'était agi d'un texte engageant ses propres idées sur le sujet.

auteur ne manquait pas de pénétration. Mais malheureusement il est allé au-delà des justes bornes de la raison. Il donnait aussi dans les Chimères de l'art de Raymond Lulle. Je n'ai jamais lu son *spaccio della Besta trionfante* : il me semble qu'on m'en a parlé un jour en France, mais je ne le saurais assurer : il y a trop longtemps »³².

« [...] je vous remercie de votre discours sur la mort de Giordano Bruno. Je ne m'étonne point de son malheur, mais je m'étonne de son imprudence de retourner en Italie après ce qu'il avait écrit. Son génie paraît médiocre, et je ne crois pas qu'il ait été grand Astronome ni grand philosophe, quoiqu'il ait bien jugé que chaque Fixe pouvait passer pour un Soleil, et pour un Système à part. Mais la connaissance de l'Hypothèse de Copernic fait aisément venir ces idées, que Bruno a poussées trop loin. Il était entêté de l'Art Universel de Raymond Lulle, et il a donné une manière de commentaire là-dessus. Mais cet Art n'est pas grand chose. Les meilleurs livres de Bruno sont ceux qu'il a faits sur l'infini, l'un en italien, l'autre en latin, que j'ai tous deux »³³.

Les relations directes et explicites semblent cesser en 1710. Elles ont cependant sans doute connu un épilogue en 1716, à la veille de la mort de Leibniz. Cette année-là, en effet, l'*Histoire critique de la République des Lettres* publie, dans son tome XI, à la suite les unes des autres les *Réponses* de Leibniz aux *réflexions contenues dans la seconde édition du Dictionnaire critique de M. Bayle, article Rorarius, sur le système de l'harmonie préétablie*³⁴, puis des *Remarques critiques sur le Système de Monsr. Leibniz de l'Harmonie préétablie; où l'on recherche en passant pourquoi les Systèmes Métaphysiques des Mathématiciens ont moins de clarté, que ceux des autres; écrites par ordre de sa Majesté la feue Reine de Prusse*³⁵; présentées comme une lettre à la reine Sophie-Charlotte, datée « À Berlin, le 14 janvier 1703 », ces *Remarques* ont été attribuées de façon dubitative à Toland par divers éditeurs; pour sa part, G. Carabelli, dans sa monumentale Bibliographie tolandienne, qualifie cette attribution de « probable »³⁶. L'enquête minutieuse à laquelle s'est livré plus récemment Antonio Lamarra emporte la conviction qu'elle peut être finalement considérée comme certaine³⁷, et permet donc de reconnaître dans cet écrit le second directement inspiré à Toland par les thèses leibniziennes.

En tout cas, Leibniz lui-même soupçonnait Toland d'être l'auteur le plus vraisemblable de ces *Remarques*, comme il le confiait à La Croze le 9 octobre 1716 :

32. 30 avril 1709, in CARABELLI, *Let.*, p. 419.

33. [1710], in CARABELLI, *Let.*, p. 430.

34. Art. IV, p. 78-115.

35. Art. V, p. 115-133.

36. CARABELLI, *Tol.*, p. 195.

37. « An Anonymous Criticism from Berlin to Leibniz's Philosophy. John Toland against Mathematical Abstractions », in *Leibniz in Berlin, Studia Leibnitiana*, Sonderheft 16, 1990, p. 89-102.

« [...] lorsqu'on y dit : notre M. Newton, cela fait tomber le soupçon sur un Anglais. Et s'il était vrai, je ne vois que M. Toland qu'on en puisse soupçonner. Car je ne connais guère que celui-là d'Anglais, à qui la Reine ait pu avoir parlé de Philosophie. Mais je doute que M. Toland écrive si bien en Français ; et je ne me souviens pas bien, s'il peut avoir vu la Reine dans le temps marqué »³⁸.

Le dossier se clôt sur un projet de réponse, non envoyée, de Leibniz à Masson, l'éditeur de l'*Histoire critique* ; il s'agit peut-être du dernier écrit philosophique de Leibniz³⁹.

II

La signification philosophique des échanges, dont la chronique vient d'être relatée, ne peut être analysée que dans un contexte plus étendu, où les rencontres avec Toland interviennent pour Leibniz comme des occasions ou des prétextes à confirmer des arguments déjà éprouvés.

Si l'on considère du point de vue thématique les deux périodes chronologiques précédemment distinguées, et toujours en laissant de côté les problèmes politiques de la succession d'Angleterre, on reconnaît que les questions abordées se regroupent en trois moments :

1) autour du *Christianisme sans mystères*, c'est-à-dire depuis la lecture de Stillingfleet jusqu'aux *Annotatiunculae* (1698-1701) ;

2) les discussions de Lützenburg, durant l'été 1702. On y inclura bien sûr la lettre *Sur ce qui passe les sens et la matière*, mais aussi la confrontation sur le système de l'harmonie préétablie, dont les pièces ne seront publiées qu'en 1716 ;

3) autour des *Lettres à Serena* (1704) : ici figure la lettre à un destinataire inconnu qui s'inscrit dans la lignée de *Sur ce qui passe les sens et la matière*, ainsi que le *Parallèle*, au caractère toujours énigmatique dans l'état de nos supputations sur les circonstances exactes et les intentions de sa rédaction.

Est-il possible d'identifier entre tous ces éléments disparates, notes de lecture, lettres, dont certaines sont mises en forme pour une publication, dont d'autres restent à l'état de brouillon sans suite, une continuité et une cohérence thématiques, comme une unité d'intérêt doctrinal ? Il semble possible de répondre par l'affirmative. L'arrière-plan des occupations philosophiques dont le loisir a été concédé à Leibniz durant la période 1701-1702 permet de reconnaître le paysage intellectuel où la scène vient se

38. DUTENS, t. 5, p. 518.

39. GP, vol. 6, p. 624-629.

jouer : d'un côté, se trouve la lecture de la seconde édition du *Dictionnaire critique* de Bayle, avec la mise au point qu'elle suscite et qui prend forme dans les *Réponses*; de l'autre côté, s'ouvre l'intervalle qui sépare deux phases actives des relations avec Locke : la première qui s'était établie via Thomas Burnett, l'un des principaux correspondants de Leibniz pour tout ce qui concerne la pensée philosophique, politique et religieuse en Angleterre, s'est achevée avec la lecture des pièces de la controverse Locke-Stillingfleet; la seconde s'ouvrira en 1703 avec la mise en chantier de la rédaction des *Nouveaux Essais*.

Un terme résume bien le point où se creuse la divergence fondamentale entre Leibniz et Toland : bien qu'elle figure dans le titre d'un texte qui n'appartient, comme nous l'avons vu, que de façon indirecte à leur échange, on peut dire que la locution « ce qui passe... » mesure en même temps ce qui les sépare, faute à Toland de reconnaître la réalité et l'exigence de ce qui va au-delà de la raison, des sens, de la matière. C'est à l'égard de ces trois niveaux que la philosophie de Toland apparaît à Leibniz incomplète, tronquée, comme une pensée où nous reconnâtrions aujourd'hui une forme de réductionnisme. En chaque cas cependant, Leibniz, conformément à sa méthode constante d'interprétation conciliatrice, réserve la part de ce qui peut admettre un sens droit et recevable dans les thèses adverses.

A. « *Ce qui dépasse de loin les forces de la raison* » (« ... *quae rationis vires longe transcendunt* »⁴⁰).

Ce que notre raison ne peut comprendre n'est pas pour autant contraire à la raison, ou absurde. Le *Discours préliminaire* de la *Théodicée* développera bientôt tous les attendus de « la conformité de la foi avec la raison », qui réserve la part d'un suprarationnel qui se rencontre dans l'usage immanent de la raison elle-même, et déborde donc largement le cadre des mystères de la religion : tel est l'infini, que notre raison ne peut « comprendre », mais qu'elle « connaît » cependant comme constitutif de la nature divine, et qu'elle doit aussi trouver « dans toutes les substances » ; nous n'avons de connaissance parfaite, compréhensive, que des « notions incomplètes », telles celles des nombres, des figures, et, généralement, des abstraits⁴¹. En argumentant *ad hominem*, on reconnaîtra que les philosophes s'accordent à admettre ce qui, dans la nature, surpasse les forces de notre raison : l'union de l'âme et du corps pour les cartésiens, pour d'autres la composition du continu, ou la conciliation du libre-arbitre avec la préordination divine; et Locke lui-même n'a-t-il pas fini par admettre,

40. DUTENS, t. 5, p. 149.

41. DUTENS, t. 5, p. 143.

guidé par Newton, une attraction originaire de la matière, non dérivable du mécanisme et donc non compréhensible par la raison⁴² ? Il faut donc distinguer la *comprehensio* (qui implique le recours à des idées adéquates, et donc la résolution des notions jusqu'aux termes primitifs⁴³) de la *cognitio*, qu'on ne saurait se contenter de définir, suivant Locke, comme une « perception de l'accord et du désaccord des idées », ce qui ne vaudrait que de la seule connaissance *a priori*, déduite des idées ou des définitions. Mais nous pouvons connaître par expérience et *a posteriori* là même où les définitions qui rendent les idées distinctes nous font défaut⁴⁴. C'est justement le défaut partagé par Locke et Stillingfleet dans leur controverse que de n'avoir pas reconnu la spécificité et l'originalité des idées claires et en même temps confuses, dont la source réside dans « la sublimité incompréhensible des secrets de la nature, résultant de l'influence de l'infini »⁴⁵. Les *Nouveaux Essais* ne tarderont pas à habiller, contre le sensualisme de Locke, cette authenticité ontologique, manquée par lui, de la qualité sensible. Pour l'heure, le rappel des thèses des *Meditationes de Cognitione* de 1684 suffit à la mise au point gnoséologique qui permet de retrouver la définition leibnizienne constante des miracles comme « des opérations qui ne peuvent être dérivées de lois de la nature créée, que pourrait percevoir un entendement créé de quelque capacité qu'il soit »⁴⁶, d'où peut résulter, si les miracles sont aussi des « mystères temporaires », la caractérisation des mystères comme des « miracles durables »⁴⁷ :

« Mais si l'on appelle *Mystère* tout ce qui est au-dessus de toute raison créée, j'oserai dire qu'il n'y a certes pas de phénomènes naturels au-dessus de la raison, mais que cependant la compréhension des substances singulières est impossible à un entendement créé, parce qu'elles enveloppent l'infini »⁴⁸.

Toland identifiait *au-dessus de la raison et contre la raison*, de façon à évincer le mystère du christianisme ; Leibniz légitime le mystère par la reconnaissance d'un suprarationnel qui ne soit pas pour autant un irrationnel. Sur ce fondement, il sera concevable de faire route un moment avec Toland dans un combat contre la superstition et les dérivés idolâtres de la bigoterie (ce qui pourrait être le sens de l'énigmatique *Parallèle*), pourvu qu'on prenne garde à les distinguer de la religion véritable :

« Pour ce qui est de votre but, j'avoue qu'on ne saurait assez foudroyer la superstition, pourvu qu'on donne en même temps le moyen de la distinguer de

42. DUTENS, t. 5, p. 149.

43. DUTENS, t. 5, p. 147.

44. DUTENS, t. 5, p. 143-144.

45. DUTENS, t. 5, p. 149.

46. DUTENS, t. 5, p. 146.

47. DUTENS, t. 5, p. 148.

48. DUTENS, t. 5, p. 147.

la véritable religion; autrement on court risque d'envelopper l'une dans la ruine de l'autre, auprès des hommes qui vont aisément aux extrémités; comme il est arrivé en France, où la bigoterie a rendu la dévotion même suspecte. Car une distinction verbale ne suffit pas. Ainsi j'espère que vous serez porté à éclaircir la vérité, comme vous avez travaillé à rejeter le mensonge »⁴⁹.

Mais Leibniz avait quelques doutes sur l'attachement de Toland à la vérité.

B. « *Ce qui passe les sens.* »

La « jolie lettre sur les sens », que la reine de Prusse avait fait lire à Leibniz, lui avait inspiré « certaines pensées sur ce sujet, qui [...] pouvaient servir à suppléer ce que l'auteur avait passé »⁵⁰. Ce qu'il avait passé, ou omis, c'est justement ce qui passe, ou transcende, les sens. Leibniz s'est donc employé à établir la positivité d'objets intelligibles de connaissance, et la légitimité d'une instance cognitive supérieure aux sens externes comme au sens commun, nommé aussi sens interne⁵¹ : la distinction traditionnelle des sens externes et du sens commun est identifiée à la différence interne de structure qui oppose les notions claires et confuses des qualités sensibles aux notions claires et distinctes, dont l'imagination mathématique fournit l'exemple. La progression s'opère alors selon l'axe qui va de plusieurs sens à un seul sens, puis d'un seul sens à aucun sens : cette dernière étape fait décidément passer de l'imaginable à l'intelligible. La réalité intrinsèque du troisième et dernier niveau est attestée, phénoménologiquement pourrait-on dire, par la « pensée du Moi » et la réflexion sur ses actes cognitifs. D'où la notion de substance (*via* l'intersubjectivité : « [...] je conçois que d'autres êtres ont aussi le droit de dire Moi, ou qu'on

49. CARABELLI, *Let.*, p. 418.

50. KLOPP, t. 10, p. 139.

51. Les trois versions successives de *Sur ce qui passe les sens et la matière* données par Gerhardt font apparaître un intéressant glissement terminologique, qu'il suffira ici provisoirement de mentionner, sans le commenter davantage : le premier état assimile en effet le Moi et le sens interne (cf. GP, vol. 6, p. 489 : « Cette conception de l'être ou de la vérité se trouve donc dans ce Moi ou dans le sens interne plutôt que dans les sens externes »). Au contraire, les deux états plus développés identifient sens interne et sens commun dans la même fonction d'abstraction à l'égard des sensibles particuliers (cf. *ibid.*, p. 493 : « Et comme notre âme compare par exemple les nombres et figures qui sont dans les couleurs avec les nombres et figures qui se trouvent par l'attouchement, il faut bien qu'il y ait un *sens commun et interne*, où les perceptions de ces différents sens externes se trouvent réunies. Et ces idées sont les objets des sciences mathématiques pures et abstraites »; et *ibid.*, p. 501 : « [...] ce qui est commun aux objets de plusieurs sens extérieurs, et appartient au sens interne »); dès lors, le Moi ne relève plus du sens interne, et la formule de la première version citée ci-dessus devient, *ibid.*, p. 494 et 503 : « Cette conception de l'Être et de la Vérité se trouve donc dans ce Moi, et dans l'entendement plutôt que dans les sens externes et dans la perception des objets extérieurs. » C'est la « Lumière naturelle », dite aussi « Lumière née avec nous » (*ibid.*, p. 496 et 505), qui prend alors le relais pour caractériser l'instance propre à connaître les intelligibles.

le peut dire pour eux, et c'est par là que je conçois ce qu'on appelle la substance en général »⁵²), les opérations formelles de la logique et les fondements axiomatiques des mathématiques et des sciences de raisonnement. D'où l'aphorisme que « rien n'est dans l'entendement qui ne soit venu des sens, excepté l'entendement même »⁵³, et, avec lui, tout le système opératoire qu'il tire de son propre fond.

À cet argumentaire, qui prépare lui aussi la prochaine confrontation des *Nouveaux Essais*, Toland répond par une lettre qui expose, de façon d'autant plus transparente qu'elle est rudimentaire, les dogmes usuels du naturalisme et du réductionnisme. Malebranche lui-même, en enseignant que l'âme ne se connaît pas par idée, mais par conscience et sentiment intérieur, a fermé la voie à la prétention de connaître *a priori* sa nature⁵⁴ : on ne peut connaître que ses opérations, et par l'expérience. Or celle-ci, à observer par exemple la genèse des idées d'un enfant, nous invite à « conclure de ces progrès communs de l'âme et du corps, que c'est par le corps, et par les choses corporelles, que l'âme est ce qu'elle est, qu'elle pense ce qu'elle pense, et qu'elle fait tout ce qu'elle fait »⁵⁵. Puisque Leibniz a accordé que « dans le présent état, nos sens nous sont nécessaires pour penser, et que si nous n'en avions eu aucun, nous ne penserions pas »⁵⁶, il faut aller à une conclusion plus radicale, sans s'embarrasser des opérations de l'entendement auxquelles les sens ne participeraient pas, car « sans les sens non seulement l'entendement n'est capable d'aucune opération, mais même il n'y a point d'entendement »⁵⁷. Le sujet que Leibniz identifiait à l'entendement (« [...] l'entendement même, ou celui qui entend »⁵⁸), n'est rien d'autre lui-même qu'un effet des dispositions physiques des corps et des organes des sens. Ainsi pourra-t-on formuler le mot d'ordre de la naturalisation de la conscience : « Le moi n'est autre chose que le résultat de l'impression que font les choses sensibles sur le cerveau »⁵⁹.

La réplique polie de Leibniz fait valoir, selon un procédé habituel d'enveloppement de la position adverse, qu'« après avoir considéré la lettre qui semblait opposée à la mienne, je trouve que dans le principal elle

52. GP, vol. 6, p. 493.

53. GP, vol. 6, p. 488, 493, 502.

54. TOLAND, in GP, vol. 6, p. 510, ajoute à cet argument un superbe sophisme : Descartes n'a pu définir l'âme comme incorporelle qu'en écartant d'elle les propriétés qu'il connaissait comme étant celles du corps, de la figure et du mouvement, preuve « qu'on ne connaît point l'âme par elle-même, mais seulement par le corps, et par conséquent par les sens et les choses sensibles ».

55. GP, vol. 6, p. 511.

56. GP, vol. 6, p. 513, citation de p. 504, qui précisait : « [...] nos sens *externes* [...] ».

57. GP, vol. 6, p. 513.

58. GP, vol. 6, p. 502.

59. GP, vol. 6, p. 512.

peut recevoir un sens conforme au mien »⁶⁰. L'accord se fonde ici sur la thèse leibnizienne constante de l'« accord exact » entre l'âme et le corps : dans son aspect gnoséologique, elle signifie que « même les pensées les plus abstraites sont représentées par quelques traces dans le cerveau »⁶¹ ; du point de vue ontologique, elle implique que, selon l'ordre de la nature, une âme créée est toujours, dans toute la suite de ses états, unie à un corps organique. L'analyse de la perception dissuade de voir dans la mort une séparation de l'âme avec le corps, opinion dangereuse en ce qu'elle encourage, *a contrario*, celle de la mortalité de l'âme même : la doctrine des petites perceptions peut être invoquée pour attester qu'il ne faut pas « prendre la cessation ou suspension plutôt des pensées distinctes pour une cessation de toutes les pensées »⁶². Ainsi d'un côté, l'animal se conserve, le caractère de chaque « machine organique naturelle » étant de disposer toujours d'un « retranchement de réserve » dans l'enveloppement de ses organes à l'infini⁶³ ; corrélativement, toute machine de ce genre est unie à une âme, qui perçoit, si obscurément que ce soit, quelque chose de la rumeur universelle, d'où la réhabilitation de l'âme des bêtes. Les expériences de Swammerdam et Leewenhoeck ont attesté que l'apparente génération d'un animal nouveau n'est au fond qu'« une transformation développée par l'accroissement d'un animal déjà formé », d'où il est permis de concevoir inversement la mort comme une simple « transformation enveloppée par la diminution »⁶⁴. À cette perdurance du corps organique, où le composé conserve, nonobstant le flux continuuel de la matière, « le fond de la structure », répond *a fortiori* l'indissolubilité complète des substances simples ou unités, sans lesquelles il n'y aurait pas de composés⁶⁵ : les âmes sont de telles unités⁶⁶, mais on réservera, au-dessus du plan des lois de la nature, celui des règles de la grâce, où les âmes raisonnables font société avec Dieu, et conservent leur état de citoyen et l'identité de leur personnage⁶⁷. Dans ce contexte de métaphysique monadologique sommairement rappelé, la comparaison architecturale invoquée par Toland se retourne : elle lui servait à assimiler les choses sensibles aux matériaux exclusifs des raisonnements, et à conclure que, si l'âme qui raisonne est comme l'architecte

60. GP, vol. 6, p. 518.

61. GP, vol. 6, p. 514. Et aussi en 1716, dans le projet de réplique aux *Remarques* de Toland contre le système de l'harmonie préétablie, cf. *ibid.*, p. 626 : « Il y a toujours dans l'imagination des caractères qui répondent aux pensées les plus abstraites, témoins l'Arithmétique et l'Algèbre. »

62. GP, vol. 6, p. 516.

63. GP, vol. 6, p. 517.

64. GP, vol. 6, p. 517.

65. GP, vol. 6, p. 516.

66. Et c'est pourquoi Spinoza avait raison d'attribuer la pensée à tous les corps, à condition d'entendre par pensée toute espèce de perception, cf. TOGNON, p. 10-11.

67. GP, vol. 6, p. 517.

et les règles d'architecture qui font de ces matériaux une maison, alors, les architectes, « considérés comme architectes », les règles de l'art et les maisons, ne seraient que « de purs néants »⁶⁸, s'il n'y avait pas de tels matériaux. Il n'en faut pas davantage à Leibniz pour reconnaître que « l'Architecte avec ses règles doit être compté lui-même entre les matériaux, c'est-à-dire entre les objets de pensée »⁶⁹ : c'est donc, puisque ces objets sont distingués par Toland lui-même du matériau sensible, qu'il y a des objets auxquels nous pensons sans les avoir trouvés dans les sens ; d'où l'on reconnaîtra dans ces règles, que Toland admet en reculant devant la conséquence cette même « lumière interne » que Leibniz place au-dessus des sens et de l'imagination.

Qu'il y ait correspondance réglée entre les pensées ou perceptions de l'âme, d'un côté, et des traces et mouvements dans le corps, de l'autre, n'implique donc ni l'identification ontologique des deux termes, ni la dépendance physique de la première à l'égard du second. Pour l'expliquer à fond, il aurait fallu que Leibniz dévoilât la doctrine de l'harmonie préétablie, que tous ces textes présupposent, mais qu'ils ne délivrent pas. Il est permis d'imaginer qu'à ce point de la discussion, la Réponse aux considérations de Bayle, à l'article « Rorarius » de la seconde édition du *Dictionnaire critique*, aurait pu prendre le relais de la discussion, et suggérer à Toland les *Remarques* qui entérinent et aggravent une incompréhension définitive.

C. « Ce qui passe la matière. »

La lettre de Toland à Sophie-Charlotte ne répond qu'à la première partie de *Sur ce qui passe les sens et la matière*, et ne traite que des sens et de la connaissance. Cependant, la lettre, où Leibniz rapporte à l'électrice Sophie la discussion qui a eu lieu devant Sophie-Charlotte, atteste un échange oral portant sur le second point. La réalité de « ce qui passe la matière » est doublement attestée pour Leibniz, sur le plan intramondain des choses créées, comme sur le plan extramondain de la raison créatrice. Si l'on entend par matière ce qui se comprend par les notions passives et indifférentes de l'étendue et de l'impénétrabilité, la perception et le principe de l'action et du changement impliquent reconnaissance de substances immatérielles, qui ne sont pour autant séparées de la matière : telles sont justement les âmes, dont on a déjà reconnu comment elles étaient à la fois liées à la matière et quelque chose de plus que la matière⁷⁰. Le résultat de l'analyse gnoséologique est d'ailleurs confirmé par les acquis de la dynamique :

68. GP, vol. 6, p. 509.

69. GP, vol. 6, p. 518.

70. GP, vol. 6, p. 506.

« Et la matière pour constituer une substance accomplie, ne saurait se passer [des Âmes ou Formes actives qui s'y trouvent partout], puisqu'on trouve partout de la force et de l'action, et que les lois de la force dépendent de quelques raisons merveilleuses de la métaphysique ou des notions intelligibles, sans pouvoir être expliquées par les seules notions matérielles ou de la mathématique, ou qui soient de la juridiction de l'imagination »⁷¹.

En outre, il doit exister une substance séparée de la matière : d'une part, l'existence même de la matière l'exige, puisque la notion même de matière ne porte pas « la raison de son existence avec soi »⁷²; d'autre part, la « suite des variations, qu'elle a effectivement reçue », n'étant qu'un cas parmi une infinité d'arrangements possibles, suppose une raison extérieure à la suite : « Or cette dernière raison des choses, qui est commune à toutes et universelle, à cause de la connexion de toutes les parties de la nature, est ce qu'on appelle Dieu »⁷³.

À ce rappel d'arguments constants de Leibniz, Toland n'aurait opposé dans les conversations de Lützenburg qu'une réponse dilatoire. Mais on peut estimer qu'en un sens la réponse effective se trouve dans la quatrième et la cinquième des *Lettres à Serena*. La doctrine tolandienne de l'activité de la matière, ou la thèse du mouvement essentiel à la matière, ne pouvaient certes, prises à la lettre, agréer à Leibniz, mais il lui était possible de leur donner un sens acceptable : elles militent en effet contre ceux qui, refusant de reconnaître une activité originale dans les choses créées, ou une force active dans les corps, doivent « *confugere ad deum tanquam in aram* », selon le mot de Cicéron, cité par Toland et repris par Leibniz⁷⁴. On reconnaît ici les idées auxquelles Leibniz avait donné publicité dans son *De Ipsa Natura* de 1698, en récusant tous ceux, occasionnalistes et spinozistes confondus, qui refusent l'action à une pluralité infinie de substances créées. Pour redresser la thèse de Toland, il conviendra de distinguer le corps de la matière, celle-ci n'étant, comme « matière première » qu'« une simple masse étendue indifférente à toute sorte de mouvement »⁷⁵. Par la force active qui leur est inhérente, les corps enveloppent déjà un principe immatériel ; de plus, « tant l'existence que l'exercice ou la détermination de cette force ne saurait se mettre dans la matière que par une raison supérieure aux corps »⁷⁶.

Par là est réfutée l'opinion, un peu trop complaisamment exposée par Toland dans ses *Origines Judaicae*, « de ceux qui croient qu'il n'y a

71. GP, vol. 6, p. 507.

72. GP, vol. 6, p. 507.

73. GP, vol. 6, p. 507.

74. TOGNON, p. 4.

75. TOGNON, p. 9-10.

76. TOGNON, p. 10.

point d'autre Dieu ni d'autre Être éternel que le monde, c'est-à-dire la matière et sa connexion, sans que cet Être éternel soit intelligent »⁷⁷. Du reste, l'intelligence n'est pas ici seule en cause : les Anciens comme les Modernes qui ont divinisé le monde l'ont plutôt imaginé comme « une manière d'Animal ou d'Être vivant le plus parfait qui se puisse, et dont les corps particuliers ne seraient que les membres », d'où les formes variées d'admission d'une Âme du monde. Le « véritable Théologien » professe au contraire que Dieu est au-dessus de l'univers corporel, comme *intelligentia supramundana* : le monde n'est au regard de cette intelligence qu'un agrégat de substances, non une substance lui-même, qui ne serait éternelle que par jeu de mots :

« Les erreurs disparaissent, lorsqu'on considère assez les suites un peu négligées de ce grand principe, qui porte qu'il n'y a rien dont il n'y ait une raison qui détermine pourquoi cela est ainsi plutôt qu'autrement : ce qui nous oblige d'aller au-delà de tout ce qui est matériel, parce que la raison des déterminations ne s'y saurait trouver »⁷⁸.

La défense préparée par Leibniz pour répliquer aux *Remarques* anonymement publiées en 1716 (mais où il subodorait la main de Toland), reviendra sur les corollaires de cette thèse : il n'est pas vrai davantage qu'il y ait une seule substance de toutes choses, et que cette substance soit l'esprit⁷⁹, ou que la matière soit la seule substance de l'univers⁸⁰. D'un côté, il y a pluralité de substances simples, qui ont toutes de la perception, et qui sont entièrement le principe de leurs actions ; de l'autre, il convient de reconnaître aux corps une réalité dérivée qui en fait autre chose que de simples fragments imaginaires d'une matière unique et éternelle. Mais c'est la doctrine leibnizienne de la représentation qui permet à Leibniz de raccorder ces deux plans de réalité, primitive et seconde :

« Enfin ce qui est composition de parties au-dehors n'est représenté que par sa composition de modifications dans la monade ; et sans cela les êtres simples ne pourraient être distingués intérieurement les uns des autres, et ils n'auraient point de rapport aux choses du dehors ; et enfin comme il n'y a partout que

77. CARABELLI, *Let.*, p. 418. À propos de la complaisance de Toland, LEIBNIZ note, in *ibid.* : « Mais comme cette opinion (que vous marquez de rejeter vous-même) est aussi pernicieuse qu'elle est mal fondée, il eût été à souhaiter, Monsieur, que vous ne l'eussiez rapportée qu'avec une réfutation convenable, que vous donnerez peut-être ailleurs. Mais il serait toujours mieux de ne pas différer l'antidote après le venin. »

78. CARABELLI, *Let.*, p. 418-419.

79. GP, vol. 6, p. 625.

80. GP, vol. 6, p. 627.

substances simples dont les composés ne sont que des amas, il n'y aurait aucune variation ou diversification dans les choses, si les substances simples n'en avaient intérieurement »⁸¹.

Il n'est pas trop difficile d'imaginer que, si Toland avait pu lire cette réplique, il lui aurait opposé le même aveu d'incompréhension que celui dont les *Remarques* avaient développé ironiquement les attendus.

III

Le ton des lettres et des autres documents écrits échangés entre Leibniz et Toland est, au sens propre du mot, courtois : ton d'hommes de cour, où les intérêts politiques comme les regards des Princes (et des Princesses) commandent le respect de certaines formes et usages. Arguant de l'agnosticisme proclamé un peu lourdement par Toland à l'égard de la nature de « ce quelque chose qui, par l'entremise des sens, et à l'abord des choses sensibles, fait tant de raisonnements »⁸², Leibniz poursuivait la plaisanterie en suggérant à Sophie-Charlotte que Toland pourrait aussi bien, une autre fois, plaider pour l'intelligence contre les sens : « Il passera du noir au blanc, s'il prend parti avec nous »⁸³. Au même moment, il confiait plus exactement et franchement sa véritable opinion à Sophie : « Il ne se soucie guère de la vérité, et il veut seulement se distinguer par la nouveauté et la singularité »⁸⁴, puisque aussi bien « au lieu de s'amuser à philosopher, ce qui n'est point son fait, il ferait mieux de s'attacher à la recherche des faits »⁸⁵. Il est douteux que le *freethinker* ait été disposé à suivre ce conseil. La même révérence envers une Reine ne suffisait pas à couvrir l'abîme qui sépare et oppose, sous des caractères humains incompatibles, et des visions du monde et de la société concurrentes, deux philosophies inconciliables.

Michel FICHANT
(juin 1994).

81. GP, vol. 6, p. 628.

82. GP, vol. 6, p. 514.

83. GP, vol. 6, p. 519.

84. GP, vol. 6, p. 520.

85. KLOPP, t. 8, p. 363.

BIBLIOGRAPHIE

CARABELLI, *Let.* = Giancarlo CARABELLI, « John Toland and G. W. Leibniz : otto lettere », *Revista critica di storia della filosofia*, XXIX, 1974, p. 412-431.

CARABELLI, *Tol.* = ID., *Tolandiana. Materiali bibliografici per lo studio dell' opera e della fortuna di John Toland (1670-1722)*, Florence, La Nuova Italia, 1975.

DUTENS = *Leibnitii Opera Omnia*, éd. Ludovicus DUTENS, 6 t., Genève, 1768.

GP = *Die philosophischen Schriften von G. W. Leibniz*, hrsg. von C. I. GERHARDT, 7 vol., 1875-1890, Hildesheim, G. Olms, 1960-1961.

GRUA = *G. W. Leibniz. Textes inédits*, publ. et annot. par G. GRUA, Paris, Presses universitaires de France, 1948.

KLOPP = *Die Werke von Leibniz*, hrsg. von Onno KLOPP, 1. Reihe, Bd. 7-10 (1873-1877). T. 7 à 8 : *Correspondenz mit Sophie*, Hildesheim, G. Olms, 1973 ; t. 10 : *Correspondenz von L. mit Sophie-Charlotte, Königin von Preussen*, Hildesheim, G. Olms, 1970.

L.Br. = *Leibniz Briefwechsel*, Bibliothèque régionale de Basse-Saxe, Hanovre.

MÜLLER-KRÖNERT = *Leben und Werk von G. W. Leibniz. Eine Chronik*, bearb. von Kurt MÜLLER und Gisela KRÖNERT, Francfort-sur-le-Main, Klostermann, 1969.

TOGNON = Giuseppe TOGNON, « Leibniz, Toland et Spinoza. Une lettre inédite à propos des *Lettres à Serena* », *Bulletin de l'Association des amis de Spinoza*, 12, 1984 [reprogr.].

On signalera en outre que les relations entre Leibniz et Toland ont fait l'objet des deux études suivantes, que nous avons utilisées :

F. H. HEINEMANN, « Toland and Leibniz », *The Philosophical Review*, LIV, 1945, p. 437-457.

Paolo CASINI, « Toland e l'attività della materia », *Rivista critica di storia della filosofia*, 22, 1967, p. 24-53, en part., p. 33-41.